

Grain de RIZ

N° 30

Mars 2003

13 allée J.P. de Montmartel 91860 Epinay sous sénart

**ASSOCIATION
FOEFI**

Association régie par la loi de 1901

LES DELEGUES DU SUD OUEST AUX FOEFIENS

Chers tous,

Les délégués du Sud Ouest remercient tous ceux et toutes celles qui ont fait « l'effort » de venir au rassemblement estival 2002 se déroulant dans un site agréable nommé Lacanau et son lac du Moutchic. Certains étaient présents bien avant la fête et d'autres sont restés bien après !

Nous avons regretté que tous ne soient pas là et n'aient pu partager avec nous ces instants mémorables de convivialité !

Voici en résumé ces quelques jours où nous avons pu côtoyer et discuter de tout et de rien (comme d'hab.) ce qui nous fait beaucoup de souvenirs communs qui ont été agrémentés de rires.

La soirée s'est déroulée dans une magnifique salle des fêtes à Lacanau, ressemblant à celle de Sainte Livrade. Nous étions 84 adultes et 9 enfants plus quelques amis venus sur le tard. Le buffet fut copieux (on mange bien dans le Sud Ouest !) car le lendemain nous avons presque terminé les restes et le reste des restes a été partagé pour le lendemain (notamment le pâté qui a été consommé durant presque toute la semaine chez Jocelyne et Rolland).

Cette année nous a amené une innovation en la personne de Paul Garnier qui est dorénavant le DJ attitré de l'association. Il a effectué l'achat d'un matériel de pro et son nouveau rôle lui collait bien à la peau. L'ambiance était là. Cette nouvelle version d'animation fera faire, à la longue, des économies à l'association.

Marylou (la fillette des Pinder) nous a fait un récital de chants, à renouveler l'année prochaine en Touraine ! Elle promet.

Henri Dinan (qui s'est occupé de la signalisation) n'était pas en reste, il nous a dédié une capela mi-viet, mi-français.... Il était désolé car il n'y avait pas de lecteur de cassettes pour sa musique d'accompagnement, mais quel courage de se produire ainsi devant tous les copains. Puis une petite « comédie musicale » animée par les « locaux » a suivi.

Le samedi après midi, avant la soirée, il y a eu un pique nique mémorable en ce sens qu'un cours de vietnamien

a été dispensé par Jo Roman et V. Jourdan (Nord contre Sud !!!), nous avons surtout appris à cette occasion beaucoup de grossièretés sans vexer les personnes du Sud, le Nord est quand même plus poli !!!

Le cadre était agréable, ce pique nique se déroulait en bordure de l'étang du Moutchic où l'eau arrive à hauteur des genoux jusqu'au 100 mètres de la plage. Ce qui est bien agréable pour ceux qui ne savent pas trop bien nager.

Les foefiens qui ont pu, enfourchaient les vélos prêtés par la famille Tilley et les autres restaient sur l'herbe à discuter, etc.

Trois générations de Giraud étaient présentes : les grands-parents (encore jeunes !) les enfants et notre petit Louis, adorable bambin. Celui-ci sera très certainement un noctambule ! Il est resté très éveillé lors de la soirée, les yeux bien ouverts alors que certains adultes (pas de noms) somnolaient. Bien du courage à Sandrine et François !!!

Le lundi après midi (pour ceux qui sont restés parmi nous), sur une idée lumineuse de Philippe et Roland, nous nous sommes « jetés » sur les planches à voile. Pendant 4 h d'initiation, il y a bien eu 3 h minimum dans l'eau (heureusement que nous avons des gilets de sauvetage). Sans Jean Pierre Lestruhaut, moniteur hors pair, nous serions encore à voguer !!! Cette activité a tellement plu que ceux qui sont restés pour la semaine, ont remis ça, les masos !!!

Voilà un tout petit résumé pour ceux qui n'ont pas pu venir se joindre à nous et pour ceux qui étaient présents cela leur rappellera de bons souvenirs j'espère.

L'équipe Bordelaise tient à remercier de tout cœur, au nom de l'association : Nicole, Chantal et Michel (le barman), « non fédés », amis de Jean Rey, qui se sont trouvés « embarqués » pour nous aider pendant ces deux jours. Un bel exemple esprit associatif et de dévouement.

Ah ! dernière nouvelle du Sud Ouest (et pas des moindres), Danielle et Jean Weber sont « encore » grands parents d'une petite Audrey, adorable comme il se doit !

Rendez vous donc l'année prochaine en Touraine, venez nombreux !

Pour le rassemblement 2004, nous sommes ouverts à vos diverses propositions.

Ceux du Sud Ouest vous saluent.

Assemblée générale ordinaire de l'association foefi
Au restaurant LÊ-lai
Le 25/01/2003

-19 h : Accueil du président

-bilan des activités 2002 par le secrétaire

*Nombre de cotisations en 2002=96 (109 en 2001)

*AG et fête du tet au restaurant le China Town le 02 février

*pique nique de la Pentecôte à Vouvray (37)

*rassemblement estival à Lacanau (33) le 17 aout

*Parution du Grain de Riz N° 29 au mois d'avril

Faute d'articles, Il n'y a pas eu de Grain de Riz en octobre mais simplement l'invitation à l'assemblée Générale et le bulletin d'inscription pour la soirée du tet du 25/01/2003

Ces activités seront reconduites en 2003

Comme d'habitude le pique-nique de la Pentecôte aura lieu à partir de 11h le dimanche de la Pentecôte au lieu dit « le terrain à billy » à Vouvray.

Le rassemblement estival 2003 se déroulera en Touraine à Nazelles (voir plus loin !)

-Bilan financier (voir compte de résultat et bilan ci après)

(le résultat déficitaire de l'exercice 2002 s'explique par les dépenses exceptionnelles pour l'achat de matériel sono : dépenses qui seront amorties en 2-3 ans)

-l'AG décide que la **cotisation 2004** restera comme en 2003 à **25 €**

-Devant l'implication et la participation dynamique de celui-ci dans l'animation de la vie de l'association, (en particulier pour la gestion du matériel sono et la sonorisation de nos soirées) le CA propose **de coopter GARNIER Paul** comme membre du conseil d'administration.
Proposition acceptée à l'unanimité

-Rappel de la composition du CA :

Membres du bureau : Président=Weber jean

Vice-Président=Ferrandi François

Trésorier =Loaique Maurice

Secrétaire=Remond Roland

Les autres membres du CA : Beryl Pierre Marie, Garnier Paul, Gireau Jérôme, Lestruhaut Jean Pierre, Marcel Jean Claude, Voisin Dominique

-Débats

- devant la tendance à la baisse du **nombre de cotisations** d'années en années, certains proposent divers types de relances ; individuelles par téléphone ou contact direct, par mailing (mais coût ??) .*Sans toutefois perdre de vue que l'important n'est pas d'avoir beaucoup de cotisations*

mais d'avoir des membres qui cotisent soit parce qu'ils sont heureux, quand ils le peuvent, de participer aux activités soit qui ne participent pas mais qui désirent affectivement que l'association continue d'exister.

- Nous avons pu éditer depuis une dizaine d'années **2 numéros de Grain de Riz** par an, avec à chaque fois des pages dignes d'intérêt. Mais malheureusement on sent un certain essoufflement et un besoin de nouvelles participations.

Un appel est donc lancé à tous pour recueillir des articles (de préférence déjà frappés et illustrés ...et sur disquette informatique !) en rappelant seulement que la vocation de notre bulletin est de se limiter à tout ce qui concerne *les métis, les eurasiens, la FOEFI, les activités de l'association et la vie de ses membres.*

Les Voisins nous suggèrent de publier un ouvrage très intéressant de Henri Boidevain relatant ses souvenirs personnels.

- **Le rassemblement estival** 2003 aura lieu en Touraine. Mais il faut déjà penser à celui de 2004. Nous encourageons toutes les initiatives régionales afin que cela ne se passe pas toujours en Touraine. Jean Weber qui est un jeune retraité dynamique de la SNCF (facilité de déplacement....) propose ses services aux équipes régionales qui désirent organiser un rassemblement.

Certains proposent de refaire un rassemblement à Semblançay : lieu où beaucoup de nous sommes restés très attachés.

Certains ont même proposé de le faire, un jour, au Viet-Nam !

- **Site Internet** de l'association foefi ! C'est pour bientôt ! Antoine Voisin et J.Pierre Bauchain s'en occupent.

20 h : fin

liste des cotisants 2002

Amiand	Dao J.	Goujon G.	Maurice J.	Remond R.
Andres	Delormes Y.	Grall L.	Maurin R.	Rey jean
Antoine leon	Desgeorges	Guillery	Medrano J.	Riquier
Balard	Dinan	Gueye	Merlateau	Roman
Barrillot	Dommary	Hanot	Millet-Dupuy	Rosenthal T.
Barieux	Dujon Clement.	Hodapp	Moller	Sr François Reg
Bauchain	Dyreit	Jacques Robert	Morlan	Sudre H.
Beryl	Fairn	Jeannette L.	Nano	Taichu
Beaubois	Farnot	Jourdan	Neveu	Tamarelle
Bongnon	Ferrandi	Laigle M.D.	Nguyen Cung Tr.	Tasso
Boue Madeleine	Flade	Leconte	Nicoli	Teisserenc
Boulanin	Fragola	Lestruhaut	Nicolai R.	Tilley
Capitaine	François J.	Legonidec J.	Pelletier	Trang H.
Cesario	Garnier	Le van Hao	Petel	Ubach
Charles Cather.	Geran	Libert	Pham Ngoc Tho	Vincent M.
Coulet J.P.	Giraudet	Lison	Philippe A(Ahuille)	Voisin A.
Couty M.	Gireau	Loaique	Pindere	Voisin Melanie
Commere M.	Goffin G.	Lorrain	Prim	WeberJ.
David	Gorget Michel	Marcel J.C.	Raymond R.	Yvon B.
	Gaston R.			

COMPTE DE RESULTAT**EXERCICE 2002**

(du 01 janvier 2002 au 31 decembre 2002

CHARGES 2002	MONTANT	PRODUITS 2002	MONTANT
		solde créditeur fin 2001	3 466,36
Charges de gestion courante		Produits de gestion courante	
Service extérieurs courants	101,62	Cotisation 2002 (98)	2 204,75
Frais postaux courants (dont envoi grains de riz)	410,64		
Assurance	254,19		
MANIFESTATIONS Coût des manifestations		MANIFESTATIONS Participation des adhérent(e)s aux manifestations	
TÊT 2002	2 311,86	TÊT 2002	1 966,73
Fête estival LACANAU 2002	1 786,88	Fête estival LACANAU 2002	1 410,00
		Produits des activités	
		Vente(CD)	56,00
CHARGES EXEPTIONNELLES		PRODUITS EXEPTIONNELLES	
Achat SONO + Matériels	1 397,08	Dons reçus en 2002	54,98
TOTAL CHARGES	6 262,27	TOTAL PRODUITS	5 692,46
		RESULTAT déficiaire au 31/12/02	-569,81
EXERCICE 2001- Report excédentaire au 31/12/2001			3 466,36
EXERCICE 2002- Résultat déficitaire 31/12/2002			-569,81
SOLDE EXCEDENTAIRE AU : 31/12/2002			2 896,55

ASSOCIATION FOEFI

BILAN AU 31 DECEMBRE 2002

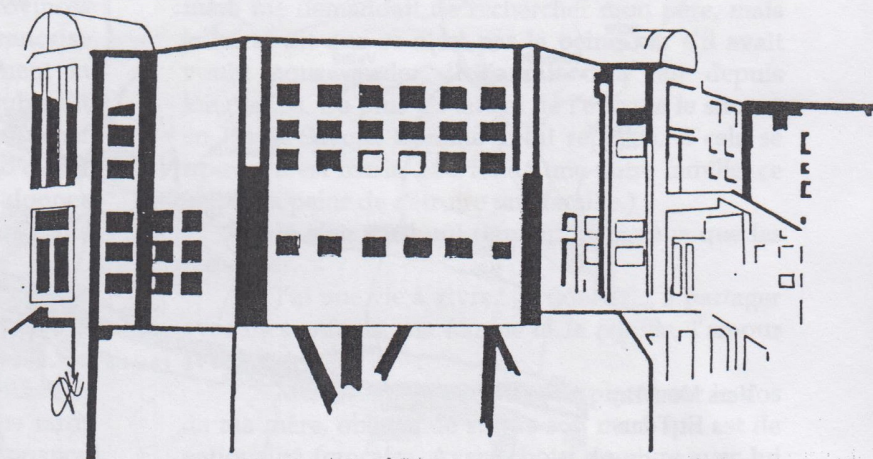
ACTIF		PASSIF	
BANQUE AU 31/12/02	2 749,47	FOND ASSOCIATIF 2001	3 466,36
CAISSE AU 31/12/02	147,08		
		RESULTAT	-569,81
		déficitaire au 31/12/02	3 737,71
TOTAL DE L'ACTIF	2 896,55	TOTAL DU PASSIF	2 896,55

0,00

rencontre estivale 2003 en touraine le samedi 09 aout à Nazelles

Pique-nique à partir de 11 h
sur l'aire de pique-nique
du « Centre Socio Culturel du Val de
cisse » au bord de l'étang

Après-midi; activités possibles sur place
-pêche dans l'étang (prendre un
permis pour la journée!)
-pétanque
-Foot-Ball



À 20 h 30 ..apéritif, buffet et soirée, au Centre socio-culturel

HEBERGEMENT:

- * Terrain de camping de Nazelles, au bord de la Cisse et proche du Centre socio-culturel
- * Office de tourisme de Amboise: 02-47-57-09-28

A la suite de cette rencontre, pour ceux qui le peuvent, comme l'année dernière à Lacanau, nous pourrons passer une semaine (du 10 au 17 août..) très agréable et sympathique où nous pourrons nous rencontrer tous les jours, pique-niquer ensemble et organiser des activités ludiques pour grands enfants (... descente de la Loire en canoés-kayacs, randonnées à pieds ou en vélos, balade à cheval, course de karting, soirée bowling...) ou culturelles (en novembre 2000, l'UNESCO a inscrit le Val de Loire sur la liste du Patrimoine Mondial au titre de paysages culturels...il y a donc beaucoup de choses à voir !)



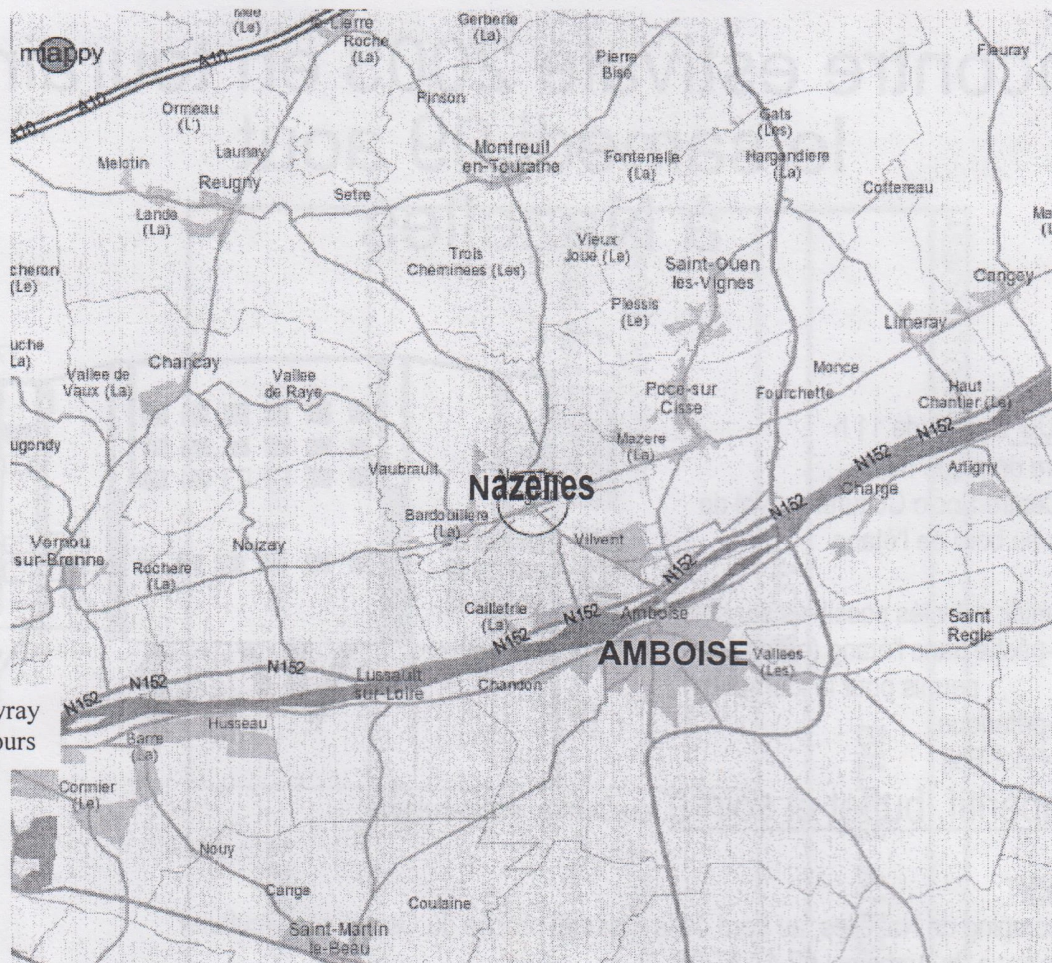
.....
Association foefi- inscription à la soirée du 09-08-2003 à Nazelles (37530)

Nom :
Adresse, tel :

Adhérents : Adulte.....x.....18 € =.....	
Enfants 5-14 ans.....x... ..11€ =.....	TOTAL=.....
Non adhérents ; Adultes.....x..... 28€ =.....	
Enfants 5-14 ans.....x.....15€ =.....	

Chèque à l'ordre de « association foefi »
A renvoyer avant le 01 août ; 13 allée J.P. de Montmartel 91860 Epinay sous sénart

Vers A10



Contacts: Roland Remond: 01-69-39-56-10 ou 01-69-43-72-78 ou portable 06-62-83-67-16
 Antoine Desgeorges: 02-47-52-67-60

Liste des cotisants 2003

Antoine Léon	Dussol R.	Jeannette	Nguyen Cung Trong	Voisin Antoine
Balard.....Balaki	Dyreit	Julien P.	Pelletier	Voisin Mélanie
Bauchain	Farnot	Legendre	Pindere jean	Weber
Beryl	Fragola	Lepage	Remond roland	
Bongnon	Garnier	Loaique	Riquier Simon	
Boue	Geran	Lorrain	Roman	
Boulanin	Gireau	Maurice J.	Rosenthal théa	
Cesario	Grall	Maurin		
Desgeorges	Hanot	Moller	Taichu Felix	
Dommery Vital	Hervier	Neveu	Tasso Louis	

Association foefi-Cotisation 2003

25 €

NOM , Prénoms:

Adresse, tel:

É-mail:

Biographie foefienne de Henri Boidevain

(première partie)

INDOCHINE... DE 1947 A 1955

Le problème eurasien ayant pris de l'ampleur avec les événements dans les provinces du Cambodge amène la présence militaire française très importante. De plus, au même moment la tourmente politico-militaire que subissait l'Indochine qui provoqua soit la disparition du chef de famille dans les ménages eurasiens, d'où le problème de l'entretien et de l'éducation à donner aux enfants, certains ont été admis à s'inscrire dans la foefi.

La FOEFI (Fédération des oeuvres de l'enfance Française d'Indochine) s'implanta au Cambodge avec la Fondation Charles Gravelle. Je ne comprenais pas encore ce que cela signifiait à l'époque, la reconnaissance se fera bien plus tard, lorsque à l'âge adulte, le mot foefi a une consonance d'amour, d'abnégation, de partage, solidarité, de fidélité, de réussite et d'échec...

De nombreuses unions temporaires se formèrent dont la durée correspondait à celle du séjour du mari militaire. Les descendances étaient relativement nombreuses mais beaucoup furent oubliées par le père.

En effet, la Foefi prenait sa mission pendant toute cette période, recevant les Eurasiens de tout bord, les Eurasiens que leurs confiaient des mères Vietnamiennes, cambodgiennes, laotiennes, etc..., tôt ou tard, au fil des années, ces enfants finirent par rejoindre leurs amis déjà installés dans des foyers de France. Seuls demeurèrent les enfants dont les mères s'étaient momentanément opposées à leur départ.

Je suis né au Cambodge, à Pnom-Penh le 21 septembre 1947 (suivant les papiers du tribunal de Paris, pièce jointe de père inconnu et de mère inconnue).

Ma grand-mère La Chau (Chinoise, parle le Vietnamien et le cambodgien).

Ma mère quach mieu Nhi, (souche chinoise, parle le chinois, le Vietnamien et le cambodgien, et parle un peu le français).

Ma tante Quach Mieu Nha., (souche chinoise, parle le chinois, le Vietnamien et le cambodgien). Mon père (inconnu, grâce à qui, je suis de nationalité française).

L'éducation est du ressort des femmes, de ce fait les femmes sont des appuis forts.

Ma mère vivait maritalement avec son mari (Sergent-Chef Boivin), ne m'ayant pas reconnu, ou ne pouvant pas me reconnaître légitimement.

Les événements de sa carrière militaire en dit long (sans commentaire).

(Il est vrai que pendant longtemps, ma mère me demandait de rechercher mon père, mais je lui ai dit que ce n'est pas la peine, car s'il avait voulu nous garder, il l'aurait déjà fait depuis longtemps. De plus les lettres de l'époque le situant en Haute-Savoie. Comme je lui répétais, si cela se trouve, il est marié, et a fondé une autre famille, ce ne pas la peine de détruire une famille.)

Je n'en tiens nul rigueur, je ne peux que les remercier.

J'ai une vie à vivre..., à donner..., à partager avec mes enfants, ma femme et la famille, l'amour avec un grand « A ».

Mes premiers pas au côté, plutôt sur le dos de ma mère, obligée de suivre son mari, qui est de nationalité française. Ayant choisi de vivre avec lui les péripéties de la guerre d'Indochine, du nord au sud Vietnam, en passant par le Laos, le Cambodge, la traversée d'une existence mouvementée, me conduisit avec le souvenir qui me reste et dont je m'en aperçois, oh combien important d'essayer de retrouver, un peu avant que la mémoire s'estompe, les quelques images de mon enfance, Pnom-Penh et Saïgon.

Agé de 6-7 ans mon enfance avec la famille avec un grand « F », (les enfants, parents, oncle et tante et grand'parents sous le même Toit, avec les principes les plus respectueux de la tradition asiatique) dans les quartiers dont je n'ai gardé que peu de souvenirs, si ce n'est le grand marché, et la visite chez les Chinois lors des affections et les atteintes malades que ceux-ci soignent avec des remèdes à base de plantes, dua cu là (baume du tigre en français), les huiles et les graisses essentielles ainsi que des prières et offrandes à Bouddha, enveloppé par les parfums les plus divers comme l'encens devant la stèle des ancêtres.

Les récits de ma grand'mère La Chau, à propos des combats contre les vietminh (les combattants communistes). les français, voulaient récupérer l'Indochine. Il est vrai que les soldats étaient mieux considérés que les colons, des rustres et des mécréants aux yeux de beaucoup.

Il est vrai aussi que beaucoup se sentaient si bien adoptés par le pays, qu'ils ont appris à aimer l'Indochine jusqu'à en mourir.

Il y a une phrase de M. Delattre de Tassigny qui m'a fortement touché : Il n'est pas mort pour la France, il est mort pour l'Indochine

Ne pas perdre les colonies qui comprenaient le Laos, Le Cambodge, et le Vietnam,

essayant par là même de défendre leur protectorat, par déficit politique, de ces récits, je m'en fichais pas mal, c'était l'insouciance.

Nous habitons au bord des ruisseaux dans des maisons sur pilotis près des rizières, ceux des Français étaient en dur ainsi que ceux qui avaient de l'argent.

Nombreuses étaient en tôles et en bois de récupération, on n'avait pas d'argent, ma mère arrivait à en avoir par son mari.

Une enfance heureuse, ma grand-mère s'occupait de la maison, la cuisine et le ménage, tandis que je jouais avec les cerceaux de roue de vélos. beaux jours étaient légions, le soleil et la pluie s'alternaient avec quelques clins d'oeil des nuages qui parcouraient le ciel.

Je me rappelais que parfois je péchais les longs de la rivière avec mes copains, sur des traverses en bois qui servaient de ponts pour passer d'une maison à l'autre. Ils servaient aussi de wc, derrière des paravents en nattes tressées. Il fallait être acrobate, le temps de faire ses besoins et pêcher de concert. le rire et les pleurs étaient de chaque jour avec les autres enfants de la cité.

Je n'ai connu que des instants heureux.

Un jour ma grand-mère était occupée à des tâches ménagères, m'avait oublié, alors que je poursuivais mon copain, je suis tombé dans une bassine d'eau bouillante, et patatras, ébouillanté, je fus emmené chez un Chinois qui m'a gardé durant trois voire quatre jours, pour m'enduire de graisse avec une grande plume d'oie, une mixture de sa fabrication, et entonnant par la même occasion des incantations sur des rites ancestraux, avec les bâtons d'encens, lançant des prières à Bouddha.

A la maison tout le monde était au cent coups, la grand-mère s'en voulait parce que j'avais éclipsé à sa surveillance familiale. Ma mère n'était pas là, elle travaillait certainement avec les Français.

Quelques jours plus tard, guéri, je repartis avec les copains reprendre le cours des jeux. Les cerf-volants de fabrication artisanale, montaient plus haut que les toits et les arbres fruitiers à proximité, tels que les manguiers.

Les jours de pluie, lorsque c'était la mousson, on prenait les douches en faisant basculer les gouttières des maisons des Français, qui nous criaient après en nous traitant de « Nha Quoué », et nous, nous enfuyons en leur crachant sale « Tai Boat » (farine blanc).

Nous n'avons pas besoin à l'époque d'acheter les fruits, les bananes, les mangues, les tamarins, et autres... tout était à porter de mains.

Les jours de pêche, les cannes on en faisait autant que l'on voulait, il n'y avait pas de permis, avec le bambou qui poussait au quatre coin de la campagne, quant à la ligne de simple ficelle, on faisait avec les moyens de bord, c'était la démerde. Le poisson que l'on péchait, maintenant que j'y pense, était celui qui se nourrissait aussi de nos besoins naturels, comme on était dégueulasse.

Lors des expéditions, disons plutôt que je participais à leurs sorties en suivant pas à pas les grands sans perdre les moindres faits et gestes, afin de les rééditer lorsque je serais grand, aussi il m'est arrivé de tenter ma descente dans la rivière quand j'avais pied, il faut dire que je ne savais pas nager, les grands allaient carrément dans la rivière pour essayer d'attraper les poissons chats qui se lotissaient dans les fonds vaseux, ils les attrapaient à la main, en les balançant sur la berge, les écrevisses suivaient le même chemin, la tactique pour les écrevisses, était de se laisser pincer et retirer la main avec eux, les faire récupérer par le copain qui suivait derrière, cela faisait mal mais infaillible.

Ce qui était d'une insalubrité lorsque l'on sortait de la rivière, nous étions remplis de sangsues, on les enlevait avec des lames de fer trempées dans le feu pour les plus grosses qui faisaient au moins le pouce d'un adulte, quant aux autres on les enlevait avec un bout de bois qui jonchait la rivière.

Le soir on trempait les mains ainsi que les plaies dans une des mixtures que ma grand-mère avait le secret, transmis par le Chinois de la famille. La vie était simple, et on rigolait bien. chasse aux oiseaux se faisait avec des lance-pierres de notre fabrication. On partait à deux ou trois et on revenait souvent tout seul, les autres s'égarèrent dans les rencontres ou encore d'autres jeux.

Des bonbons nous n'en avions pas souvent ; lorsque l'on en avait, c'étaient des bonbons qui se tiraient en longueur que l'on suçait pendant des heures. les chocolats, les Français nous en donnaient, ils étaient bons. Les yeux pétillaient de malices, à demi-fermés, les mains continuaient à se tendre pour en avoir d'autres. Hélas les bonnes choses avaient une fin.

Parfois des marchands de soupes avec les marchands de plats à déguster déambulaient tant bien que mal dans les rues étroites parsemées de cailloux, de la terre séchée par le soleil en motte de glaise, que les enfants se balançaient entre eux. Les marchands étaient furieux, cela gênait leur vente et ils nous grondaient. Ils nous couraient derrière et nous chassaient en lançant à leur tour des cailloux.

Souvent nous nous bagarrions avec les petits viêts (les vrais), insultés à longueur de journée et repoussés, malgré tout on avait des vrais copains qui s'en fichaient complètement.

Nous sommes reconnus comme Thai-laï, non pas par la couleur de peau, simplement parce que nous n'avons pas le nez aussi aplati que le leur. ma grand'mère m'appelait, je laissais tout tombé pour un plat de Phao et du riz avec du poisson bouilli arrosé de Nuoc mam, et des sauces préparées par ses soins.

Les mois passaient aussi vite les uns que les autres, le bonheur de vivre avec ma grand'mère au sein de la famille était divin.

Je commençais à voir moins souvent ma mère, occupée à d'autres tâches.

Le Cambodge je ne le connais pas du tout, Pnom-Penh non plus, ce dont je me souviens c'est la Fondation Gravelle. Je suis arrivé vers le début de 1954.

J'avais environ 7 ans, au début ma mère me fit comprendre que c'est pour mon bien d'avoir une éducation à la française, apprendre à lire, à compter et plus tard avoir du travail qui serait bien rémunéré. Elle m'emmena de plus en plus souvent à la Fondation où je suis très bien accueilli, et je commençais à me familiariser avec les autres enfants qui sont à l'Institution, au début ce fut comme une demi-pension ; au fil des jours je m'habituais et finissais par être pensionnaire.

Le week-end je revenais chez moi, c'était ma grand-mère qui m'accueillait et me chérissait, ma tante, Quà Mieu Nhà, remplaçait petit à petit ma mère qui sans doute était repartie avec mon père, où les préparatifs de rapatriements se faisaient sentir, elle avait grand espoir que son mari l'emmènerait en France...

.../... On sentait qu'il se préparait quelque chose mais personne ne s'en préoccupait, les camions militaires de l'armée française sillonnaient plus souvent dans les rues de Pnom-Penh, des « va-et-vient » incessants de la caserne à l'aéroport, il faut dire que la guerre était finie depuis longtemps, en 1947 avec la chute Dien Bien Phu, je crois... Mais les échauffourées persistaient malgré tout... dans certains lieux de l'Indochine.

IL me semblait aussi qu'il y avait un commencement de passation de pouvoir, des camions américains « GMC » sillonnaient également les rues et les soldats ricains nous offraient souvent des Chewingums et nous lançaient des tablettes de chocolat par dessus les grilles de la fondation. Ils n'étaient guère aimés - déjà. On préférait être avec les Français, ils étaient plus sympas. Il faut dire que

la présence française y était depuis longtemps, et pour beaucoup ils avaient tissé des liens affectifs plus marquant. Mais c'est la faute des grands, nous enfants en fichions complètement, ce qui mérite d'être vécu, c'est le temps qui passe avec le bonheur de vivre tout simplement sans histoire ni querelle, mais pour les adultes, l'histoire de pouvoir et d'argent étaient synonyme de conflit.../...

La Fondation Charles Gravelle, un grand domaine qui appartient à la FOEFI, entouré par du grillage d'une hauteur de 2 mètres environ, avec des bâtiments administratifs, réfectoire, cuisine, dortoir, lingerie, infirmerie, les classes, les douches, toilettes, wc, une grande cour devant le grand escalier central du bâtiment.

C'est là que j'ai connu Jean-Baptiste Denais, Jean-Pierre Bauchain, Robinan, Charriéras Gilbert, Robin, André Pierre, Boudiguet, Bruno Berger, Pierre Louis et tant d'autres... Nous étions les enfants de la Fédé... embarqués pour une grande aventure sans retour au pays... mais cela nous ne le savions pas encore. On jouissait d'une enfance heureuse à la Fondation...

Ce dont je me souviens c'est le nom de mon maître, Monsieur Edmond Jasmin. C'est lui que je venais voir pour n'importe quoi. Il restait toujours disponible et connaissait bien ma famille ; d'ailleurs plus tard c'est grâce à lui que j'ai continué à correspondre avec ma grand'mère. Il était le seul traducteur.

L'amour qu'il porte aux enfants, ceux-ci le lui rendaient bien. Une complicité de tous instants, il savait faire la part des choses entre câlins et grondements. Habile dans tout domaine, diplomate et serviable, il est dur mais droit.

Les cours étaient fait en français, nous n'avons pas beaucoup de devoirs, tout se faisait en classe. Les bons élèves sont toujours devant, et dans le fond les cancre et les dormeurs y nichaient, dont j'en faisais parti. Ma grand'mère disait souvent Tu es vilain, «Sau» de ne pas travailler à l'école. Pour chaque mauvaise note, la corvée est là pour nous rappeler qu'il faut travailler à l'école.

Il faisait toujours beau, entrecoupé par les pluies diluviennes. La température avoisinait les 35 à 40° au temps sec, quand la mousson arrivait, amenant des vents à plus de 120 km, parfois on avait le typhon. Il faisait des ravages dans tout le voisinage, n'épargnant rien sur son passage. On se baignait dans la cour. Les adultes n'aimaient pas trop la mousson, cela perturbait leur activité aussi bien dans les champs qu'à la ville. De vraies inondations jusque parfois 1,50 mètre, l'eau n'en

finissait pas de monter à une rapidité folle. C'était affolant de voir les dégâts après la tempête.

Enfin la vie reprend vite ses droits, les asiatiques sont des travailleurs acharnés, tout se remettait en place assez vite, la solidarité, une force peu commune. Personne n'épargne sa peine pour reconstruire l'ensemble des dégâts.

A la fondation, nous avons de quoi manger, dormir, s'instruire, s'habiller, jouir des jeux d'enfants ; nous étions gâtés, les autres, c'est-à-dire les autochtones nous enviaient.

Le réfectoire était bruyant, les serveuses n'en finissaient pas de crier derrière les enfants qui ne mangeaient pas, il faut dire qu'il y en avait de tout âge, de 6 à 12 ans me semble-t-il. Les maîtres passaient entre les tables pour voir si les assiettes étaient vides, ceux qui avaient du mal à finir, restaient jusque la reprise des cours, privés de jeux et de récréation.

Après le repas du midi, la sieste était de rigueur, ceux qui étaient punis, devaient ventiler M. Edmon, auprès de son lit, assis sans pouvoir faire la sieste ; pendant une demi-heure, chacun leur tour. L'autre demi-heure, il le consacrait à un peu de repos. On parlait entre nous durant l'heure de sieste, le silence était de règle. Mais nous ne dormions jamais, on jouait sans faire trop de bruit ; attendant la sonnerie qui annonçait la fin de la sieste obligatoire vers les 15 h 30.

Les cours reprenaient aussitôt.

Vers 17 h 30, la fin de la classe nous permirent de reprendre les jeux.

Sur la droite du bâtiment central, le terrain de football, des parties interminables, il y avait plus de joueurs que n'autorise la règle. Les buts étaient en bois sans filet, l'herbe était dru au début, il fallait vraiment taper dans le ballon. Au fil des jours et des semaines, le terrain de football devenait la terre battue. La limite de jeu en fut l'herbe qui était encore verte, sauf pendant les compétitions entre les classes, la délimitation était fait avec la chaux par ceux qui étaient punis pour avoir mal travaillé.

Pendant le match de football, les vrais cambodgiens et les quelque Vietnamiens qui habitaient le quartier nous regardaient, ils avaient aussi envie de faire une partie de football, mais derrière le grillage ce n'est guère facile. Ils vociféraient des tas d'insultes et balançaient des cailloux sur les joueurs ainsi que ceux qui se trouvaient sur la touche.

Dans ce tumulte, les jeunes bonzes criaient sur ceux qui nous lapidaient, il faut dire que le temple bouddhiste était juste en face de la Fondation, c'était normal qu'ils nous défendaient,

ils venaient chercher leur nourriture à la cuisine de la Fédé.

La cloche sonnait le repas vers les 19 h 30, il fallait se mettre en rang, par classe et avoir lavé ses mains, sinon on avait un blâme. Après le repas on reprenait les jeux.

Des jeux à la viêt il y en avait de toutes sortes : aux billes, au zéro zit, au da cao, à cache-cache, aux cartes «le quatet», aux osselets, à la marelle Viêtnamienne, la balle au trou, au tour de France avec des obstacles comme aux golfs et bien sûr le football.

Vers 21 h, la cloche sonne de nouveau et l'entrée dans les dortoirs se faisait dans un brouhaha indescrivable. Chacun regagne son lit ; moi j'étais dans l'aile gauche du bâtiment, à côté de Jean-baptiste Denais, avec celui-là on ne se quittait pas, les bêtises que l'on pouvait faire ensemble nous permettaient de rire aux éclats, très souvent il fallait que l'on ventile M. Edmond Jasmin, comme punition. Le soir on le ventilait jusqu'à 23 heures parfois ; on piquait du nez et M. Jasmin nous rappelait à l'ordre, « On ne dort pas, continuez ! ».

Ensuite, il nous permettait de rejoindre notre lit, mais à cette heure de la nuit, on n'avait plus envie de dormir, alors on faisait le tour du dortoir, en plus nous avions tellement peur de dormir ; il faut dire que les superstitions, fortes et nombreuses hantaient nos pensées.

Les fantômes, par exemple, étaient légions dans n'importe quel pièce et dans nos rêves. celui qui lèche les fesses de ceux qui vont au wc durant la nuit, celui qui enlève les enfants pendant leur sommeil, celui qui hante notre sommeil par des cris stridents et vous réveille en sursaut, celui qui vous tire les pieds vers la tombe...

Les histoires les plus invraisemblables circulaient sur ces fantômes, d'ailleurs maintenant adulte, ils nous arrivent d'y repenser avec sourire, de ces aventures enfantines si merveilleuses.

Nous attrapons les chats pour jouer avec eux dans le lit, de temps en temps les cris stridents des « Cac Quer », des lézards de la taille d'un rat, couverte d'écaille, nichant dans les trous des plafonds nous faisaient souvent peur. Avec les torches on essayait de les repérer et de les descendre avec nos lance-pierres, cela réveillait certains qui vociféraient des insultes, alors on courait aussi vite que l'on pouvait pour faire semblant de dormir.

Ils nous arrivaient lorsque nous n'avions plus de billes de faire les trous des wc à la turc, il arrivait souvent que les enfants en perdaient en faisant leur besoin, nous n'avions que des shorts

avec des poches trouées ; en plongeant nos mains dans les trous ayant pris soin de tirer la chasse-d'eau, parfois plein de caca mais avec des billes...

On se lavait les mains avec du savon de Marseille... ainsi que les billes et puis on se massait les mains avec du « dua cu là » pour masquer l'odeur.... Au petit matin on revendait nos billes ou bien on échangeait avec d'autres affaires.

Nous étions souvent punis avec Jean-Baptiste, les genoux sur les règles, les mains sur la tête pendant des minutes durant l'heure de sieste pour nous rappeler que nous ne devons pas faire de conneries pendant les nuits en dérangeant le sommeil des camarades au dortoir. Sans compter que l'on se prenait des volées par les plus grands.

Le dimanche nous allons à la messe à la cathédrale de Pnom-Penh, en rang comme des enfants bien élevés, en chemin, on s'insultait avec les vrais viêts et les vrais cambodgiens des quartiers traversés.

Nous avons été baptisé par la force des choses et avons tous le même parrain, sans notre avis, les fils de français doivent être chrétiens disait M. Jasmin. (Acte de Baptême du 4 mai 1950).

Je me rappelle un jour, lors de l'office, un enfant avait pris une hostie et l'avait recraché ; il voulait connaître le goût de l'hostie, quel erreur. un paroissien l'a bastonné, pour l'avoir recraché devant l'autel, un scandale, depuis nous n'allons plus à l'église, ou encore de temps en temps, mais sous la surveillance accrue du personnel de la Fondation.

Il me semble que quelque temps avant notre départ, nous y avons vu un film marrant, c'était pour nous donner l'eau à la bouche... Avec un grand drap blanc déployé sur un grand mât, tout le monde applaudissait, les enfants du quartier essayaient de monter sur les grilles de la Fondation afin d'y assister sans bourse déliée. C'était merveilleux d'entendre rire les enfants.

Quelques mois plus tard, on apprenait que l'on devait aller à Saïgon rejoindre d'autres enfants de Cochinchine à Cholon, j'ai demandé à ma tante et à ma grand'mère pourquoi il ne voulait plus de moi à la maison. Des paroles réconfortantes ressassées, « tu verras, tu seras bien en France, et tu reviendras bientôt, nous ne te laissons pas, tu reviendras avec beaucoup d'instruction et un métier pour aider la famille ». « Il faut que tu apprennes bien en France, et là-bas tu auras toujours de quoi manger » et puis « la France c'est un beau pays, il fait bon vivre, et beaucoup de pommes, des pommes plus grosses que les mangues et du chocolat », il faut dire qu'à l'époque on n'avait pas beaucoup de pommes, et lorsqu'on nous en

donnaient, un régal pour les papilles... Envieux de ces choses, nous oublions vite, et acceptons de partir.

L'obsession des parents celui de voir leur fils sauver de la misère et de la guerre dans un pays meurtri par des conflits incessants. Car ils savaient que la guerre n'était pas encore à son terme et qu'elle continuerait encore et encore...

Le jour du départ était proche, cela on le sentait, nos parents venaient nous voir plus souvent pour ceux qui avaient encore le bonheur d'en avoir, car d'autres restaient tristes dans leur coin, tout seul.

Le jour « J » les cars militaires venaient nous chercher, les cris et les pleurs résonnaient dans la cité ; encore aujourd'hui les images me font mal. Certains ne voulaient plus monter dans le car, d'autres se sauvaient, rattrapés et mis au fond du bus, les militaires et les personnes de la fondation calmaient comme ils pouvaient les plus petits, l'encadrement était débordé.

Certains parents ne voulaient plus que leurs enfants partent, ils voulaient revenir sur leur accord. Il fallait faire vite. Les cars remplis partaient aussitôt en klaxonnant. Il paraît qu'il fallait au moins une heure avant que tous les cars partent vers la destination inscrite sur la feuille de route, Cholon.

Saïgon nous attendait. Dans nos bagages, il n'y avait pas grand chose, un tee-shirt, une vieille paire de tennis bleue la plupart du temps, de marque « Aigle » ou « Hutchinson », ou encore des « gour » en bois (c'étaient des savates en bois).

On était, paraît-il, deux cents ou plus.

Les autres enfants partiront eux aussi, mais pas aujourd'hui.

Le voyage fort long, beaucoup pleuraient, d'autres plus forts, réconfortaient les plus malheureux, en disant, « cela ne fait rien, on va rester ensemble, tout le temps ».

Le temps finit par nous enfermer dans notre sommeil. La fatigue nous envahit, les paupières se ferment, la nuit nous enveloppe.

La route souvent en ornière faisait cahoter les cars, qui se sont enfin retrouvés et roulent les uns derrière les autres vers notre « inconnu ». Durant les arrêts, la vigilance était strict, l'encadrement ne pouvait et ne voulait pas laisser certains descendre de peur qu'ils fuguent, et restait avec eux le temps des besoins élémentaires. Les repas se prenaient dans le car, on avait autant de chocolat que l'on voulait, cela calmait de loin tous les esprits malveillants.

Le convoi sillonnait sous une chaleur torride, il fallait beaucoup boire, on découvre de nouveaux paysages.

Ce n'était plus la ville, ni les campagnes cambodgiennes, mais les champs du Viêt Nam se profile tout le long du trajet des forêts, des vallons, et des rizières.

Lorsque l'on traversait des villages, il grouillait des tas de gens, la plupart du temps avec des fardeaux sur les épaules, d'autres avec des vélos remplis à ras bord de marchandises qui sillonnaient tant bien que mal sur la route défoncée. Des marchands de soupes et de ventes de toutes sortes.

Les gens nous saluaient en levant leur bras. Il semblait que les plaies de la guerre se refermaient, car la population n'en tenait pas rigueur au camion français qui traversait leur territoire.

Saïgon, la ville mythique pour beaucoup, on entendait parler souvent lorsque l'on était à Charles Gravelle. Direction Cholon, le quartier de rendez-vous, un grand collège, on est rassemblé plus de 1500 enfants de tout bord, pour beaucoup des Eurasiens, du Laos, du Cambodge.

Les Vietnamiens retrouvaient leurs compatriotes, les autres comme nous, le mal du pays commençait à se faire sentir. Nous réclamions nos parents, dans d'interminables pleurs et reniflements.

Nous sommes pris en charge par des éducateurs militaires et civils. Les grands avec les grands, les petits avec les petits, quant aux tout petits, ils étaient pris en charge par les nurses françaises dans des pavillons réservés à leur intention.

Les dortoirs étaient gigantesques, des lits rangés comme champs de maïs, en lignes les uns derrière les autres, on n'avait pas à choisir son lit, des copains sympas ou non, j'étais avec Denais, Robinan, Charriéras, Boudiguet, Pierre Louis, Bruno Berger et André-Pierre.

Jean-Pierre était restait au foyer à Charles Gravelle à Pnom-Penh, on se disait comme il avait de la chance.

Cela n'était pas du tout le paradis, c'était les grands qui faisaient la loi. Au bout de quelques jours, les clans se formaient, il fallait être dans une bonne équipe.

La galère dans ce bahut, on pleurait pratiquement tous les jours. Des corvées, des baffles, des bleus faits par la ceinture d'un grand, lorsque l'on n'obéissait pas assez vite.

Après quelques semaines, on a vite compris, on sortait du rang et on se faisait tout petit. On n'était avec aucun groupe et on nous laissait

tranquille ; généralement les bagarres se faisaient entre clans.

Nous, on les regardait ; ils se battaient à coups de couteau parfois.

L'infirmier souvent était remplie de patients, à recoudre.

Les surveillants, c'étaient des vaches. Les éducateurs français n'avaient pas la loi avec les grands. Il fallait simplement s'y plier, si on ne voulait pas dérouiller.

Ce qui était bien, si un grand se battait avec un petit, le petit avait le droit de choisir le copain pour se battre avec lui contre le plus fort ou le plus grand, sans couteau. Un rond se formait les hurlements se fondent dans les combats au corps à corps, à coups de poings, de pieds, de morsures de dents.

Après la bagarre, il partait à l'infirmier, et le lendemain, tout rentrait dans l'ordre. Ils ne se fréquentaient plus pendant quelques jours, le temps ayant calmé les esprits, les bagarreurs, devenaient ensuite de bons copains.

La vie était rythmée par les joies et les pleurs. Les retrouvailles se faisaient au fil des semaines, le bahut est immense.

Les enfants et les adolescents, nous étions mille peut-être plus, avec des yeux d'enfants, cela faisait beaucoup....

Alors seul, les copains proches devenaient une importance capital, et c'est avec ceux-là que les jours de joies se passent, les galères aussi.

Les grands pouvaient sortir certains jours pour aller au marché de Cholon, les autres restaient derrière la grille et hurlaient, quand ils se retiraient, les marques des barreaux semblaient collés à leur visage, maintenant que j'y repense j'en rigole...

Il y avait souvent des vols et des violences corporelles. Cela ne se disait pas... Le silence !

Mais la terreur des grands ne nous faisait pas oublier qu'il y avait des jeux de toute sorte, comme au Cambodge, dans l'ensemble, il avait des moments de joies intenses, malgré tout.

C'est là que j'ai connu les Moreau dont je connais plus que Joseph que l'on surnomme Jimmy, les frères Thomas, Deslile René, Placid, Talba, Weber, Marcel Quid devenu par la suite Jean-Claude Marcel, Louison, Gérôme, Médrano, Jérôme Gireau, Raymond David, les frères Gabou Edouard et Jean-Pierre, Arreguy, Bachman, Balard, Farnot, Pierre Fragola, Robert Furnon, Pierre Gorget, Paul Lam, Lestruhaut, Loaique Maurice, Jean Luthy, Roland David, René Sanchez, Pierre Beryl, Henri Dinan, Nicolas Truong, Victor Truong, que j'ai revu un jour à Dieppe, au foyer Léo Lagrange dans la

côte de Gambetta, René Fairn, Laurent Deymard, François Ferrandi, Guy Levan, Patrici Nicoli, Joseph Roman dont on a acheté un disque à lui, lors du rassemblement à Vouvray qui s'est passé à Vernou, Pierre Haddat Lucien Tilley, Roland Remond, Jean-Louis Renault, Bill Guillery, Félix Taichu que j'ai revu durant 2 ans, en 68, chez Bernard Vignot à Rouen, Jean-Jacques Barieux, Charles Leca, Camille Davant, Francisque Lyperre, René Sanchez, Ubach, Jacques Phuay, Jean Robinan, Salvi, Jean-Paul Larue, Michel Kieffer, Paul Garnier, Paul Guernier, les frères Marcellin, Jean Nollet, Pierre Palazzi, et tant d'autres, que les noms ne me reviennent pas en mémoire, etc....

Plus tard j'ai vraiment eu le bonheur d'avoir été parrainé par Placid, un noir, beau gosse et chef de bande, sans que je ne fasse rien du tout sauf celui de me faire prendre une branlée, par deux Nha Quoué, et de pleurer à chaudes larmes ; cela pour un lance-pierre.

C'était important d'avoir un lance-pierre à l'époque, tout le monde en avait.

Du bahut de Cholon, j'en n'avais pas trop de souvenirs, si ce n'est la galère avec les moments de joies et de bonheurs qui s'alternaient.

Un mois plus tard, tout le monde avait sur les lèvres, on va partir pour la France. Beaucoup redoutait le départ, qu'est-ce que l'on va trouver. les plus grands avaient une espérance plus accrue pour un avenir meilleur ; comme on était des fils de français, tout le monde pensait que plus tard, l'on aurait tous une place au soleil...

.../... **Le départ !**

La même scène se repasse dans ma tête, je revois encore le départ de Charles Gravelle... quelle tristesse... le plus souvent on ne voulait pas lâcher les mains de celui avec qui on s'est familiarisé, petit à petit devenait un frère. Je restais avec Denais, André-Pierre, Charriéras, Robin et Robinan.

Dans les valises il n'y avait rien dedans, plutôt un baluchon, avec un ou deux pulls en plus parce qu'en France il fait froid..

L'embarquement à Saïgon était long, il a fallu d'abord que les passagers français passent d'abord, nous on monte vers la fin, en traînant les pieds, les mains s'essuyant les yeux... on nous bousculait pour monter plus vite. Direction le troisième étage mais du rez-de-chaussée.

On était entassé deux par deux, l'un en dessous de l'autre, mais c'était des lits et non des hamacs, comme on voyait sur les images des livres. Il y en avait souvent qui tombait des couchettes supérieures... heureusement sans gravité apparente.

On pensait que l'on serait bien, et tout le monde a vu, une piscine et un plongeur !...la traversée, nous étions consignés dans les cales, sans pouvoir monter sur la passerelle, et voir la mer... les grands nous interdisaient toute sortie. Les jeux de carte et des osselets se faisaient en de multitudes journées et soirées.

On se prenait des coups de ceinture en embrassant les poteaux du bateau dans les cales, lorsque l'on se faisait prendre sur le pont, ou bien dans la piscine...

Les blessures on se soignait avec du Dau Cu Là comme d'habitude. Le soir il y avait des séances de cinéma, de temps en temps on nous permettait de regarder les films comiques.

Les repas, nous les prenions le plus souvent dans la cale. Parce que là-haut, on se tapait la plupart du temps avec les petits français et leurs parents portaient plainte auprès des éducateurs, et bien sûr la suite, est sans commentaire.

De temps en temps nous avions droit à un vrai repas avec des vrais couverts que l'on piquait... Le salon et la salle à manger étaient immenses et jolis à regarder, il y avait des rampes en cuivre partout... Que cela était beau... Mais ça ne dure pas !

Nous étions souvent malade, le mal de mer, beaucoup vomissait sur le lit, l'odeur dans la cale devenait insupportable, sans compter que certains pissaient encore au lit... Toutes les odeurs y étaient... l'odeur du vomi était la plus forte. Le Dua Cu Là était notre déodorant !...

Lors des escales comme à Colombo, Djibouti... on regardait en passant la tête à travers les hublots et faisait les échanges avec les marins des petits bateaux qui accostaient le long de la coque du navire, ils montaient sur leur grand mât pour nous atteindre, les échanges se faisaient souvent à notre détriment, lorsque l'on échangeait les marchandises, ils prenaient les nôtres et redescendaient aussitôt, on s'insultait à tout va. Parfois nous finissions par avoir un éléphant en ébène avec les moins voleurs.

Il est aussi vrai que la plupart des vendeurs étaient corrects sinon vous pensez bien que aucun des passagers ne feraient plus d'échanges de cette manière.

Il y en avait de toutes les tailles, et de toutes les couleurs, les embarcations de vendeurs se bousculaient, tanguaient dans tous les sens avec les remous des vagues, pour échanger ou vendre les souvenirs...

Dans la dernière semaine de traversée, nous avions le droit de monter sur le pont et aller où bon nous semble, on respirait sagement, on regardait

parfois les gros poissons qui bondissaient hors de l'eau. La vie reprenait et les rancoeurs contre les grands et les surveillants s'estompaient. Mais c'était tout de même des peaux de vache.

La plupart du temps nous étions dans la piscine et monopolisions les plongeurs, je ne savais pas trop nager comme la plupart de mes camarades, mais barboter dans l'eau salée devenait un plaisir hilarant...

Un mois plus tard, les côtes françaises étaient en vu, nous avions droit à une réunion pour nous dire qu'il fallait qu'on soit discipliné, et poli, et surtout suivre les instructions de débarquement...

La France, la France, tout le monde criait... il commençait à faire très froid pour nous qui sommes en petite tenue, mais cela ne fait rien, nous n'y pensions pas sur le moment. Les français nous apprirent que c'est Marseille.

Repris en chœur, nous criions Marseille... Marseille... On est en France... Vive la France... pour certains ; pour d'autres le cœur est resté au pays...

Après un mois de traversée : l'Océan Indien, la mer rouge, le canal de Suez, la Méditerranée, nous avons mis pied à terre... en France, Marseille. Nous sommes restés environ quelques heures ; le temps des préparatifs de placement entre les groupes pour monter dans les cars pour rejoindre Paris...

Les séparations recommençaient... on criait, s'accrochait pour ne pas être séparés... cela restait vaine... Les yeux souvent remplis d'eau. Le bruit des moteurs grondent... Le départ. Les secondes devenaient des heures, et les heures une éternité...

On pleurait et reniflait nos rancoeurs... La France de merde qu'on disait entre nous... Tirillés, on finit par vouer une haine contre les grands, les éducateurs et la France...

A Paris on nous habilla chaudement avec des manteaux digne du film la guerre des boutons... Nos valises sous les bras, la répartition des enfants pour différents foyers de la FOEFI.

Les chauffeurs de car pour différentes régions de France faisaient vrombir les moteurs. Les chauffeurs attendaient les ordres...

Des foyers ils y en avaient : Semblançay, Vouvray, Rilly, les Sablons, les plus connus dans mes souvenirs... et pourtant il paraît qu'ils y en avaient une dizaine. Chaque foyer devait recueillir quelques deux cents enfants Eurasiens.

.../..Au fait, on ne parle jamais des filles. Elles avaient les mêmes angoisses et joies ; subissaient autant, mais ailleurs. Ils existaient également des foyers pour filles, de cela je ne saurai que vers les années 1991, avec la reconstitution de la

Foefi. C'était émouvant de voir les uns et les autres à nouveau réunis pour un même combat celui de la dignité, la solidarité, l'amour.../..

Je suis parti pour le foyer de Semblançay en Touraine. Semblançay au Château de la Source était à une quinzaine de kilomètres de Tours chef-lieu de la Touraine ainsi que le foyer de Vouvray qui se trouvait à une douzaine de Tours, dont une trentaine de Semblançay. Alors on se disait que l'on était pas loin les uns des autres...

Qu'est-ce que l'on a fait au bon dieu... disait-on !

Les heures passant, les pleurs s'estompaient avec le sommeil. Emmitoufflés dans nos habits, comme couverture, nos manteaux nous tenaient chauds. Il y eut plus d'un arrêt... Le silence était de mise, comme personne ne connaissait la région...

La Touraine était en vu, lorsque nous voyons les vergers, on demandait au chauffeur ce qu'étaient ces fruits sur les arbres, il nous répondit que « c'étaient des pommes », nos visages rayonnaient, « des bombes, des bombes » qu'on lançait à tue-tête.

Novembre 1954...

Que de souffrance par séparation

Que l'on nous rende l'affection...

Que l'on nous rende l'amour maternelle...

Et la vie serait belle.

Une deuxième enfance venait d'apparaître !

L'affection, la fraternisation, l'éducation, les joies, les peines, la compréhension, le dévouement, les réussites, les échecs... la vie continue simplement avec ses rebondissements...

LA France ... « MA FOEFI » 1955 - 1968

(J'avais huit ans à mon arrivée en France)...

Le château de la source nous attendait ; le personnel et la direction.

A la cuisine : Mme Dupuis, Mme Denise, Mme Gauguin ainsi que d'autres aides de cuisine dont je n'ai pas de souvenirs, parce que remplaçantes.

Le chauffeur de la maison : M. Gauguin

Le jardinier de la Source : M. Gau, c'était son surnom.

(Suite au prochain numéro)